

Poura fenna

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 33

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1923 pour
2 fr. 50
en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

ENTRE NOUS, VOISINE

D'ACCORD avec vous, voisine, si l'argent ne fait pas le bonheur il y contribue pour une large part. Mais c'est égal, il ne faut pas lui laisser prendre la première place dans la vie et je n'aime pas vous voir ainsi cloîtrée dans l'obsession d'en gagner le plus possible !

Il me semble parfois que la plus grande sagesse serait de s'assurer le nécessaire — simplement le nécessaire — pour le temps de la vieillesse qui est aussi celui du repos forcé et de profiter dès à présent, des jours de soleil, et des forces que nous possédons pour en jouir. Car, enfin, à quoi bon amasser un trésor que nous ne pourrions plus regarder que de loin. Et il n'est pas mauvais que nos enfants, ayant reçu comme capital une instruction solide, doivent agir par eux-mêmes pour la faire fructifier. J'ai toujours eu un peu de pitié pour ces chefs de grandes entreprises que la griserie de l'or a saisis, pour ces financiers que la folie du jeu a pris dans sa démence. — Regardez-les vivre de près, voisine, et vous verrez que, somme toute, vous n'avez pas la plus mauvaise part. Il y a la fortune, mais fortune instable et soumise au caprice des circonstances. Il y a le luxe, la maison somptueuse et les vanités satisfaites, mais il y a aussi les responsabilités écrasantes, les nuits d'après-veille, les détraques physiques et morales qui en découlent si souvent et auxquelles ne songe pas assez l'ouvrier.

Le Savetier et le Financier sont toujours parmi nous et tout compte fait, voisine, il vaut peut-être mieux pour nous savourer tout humblement notre poule au pot du dimanche et laisser aux milliardaires le soin de payer leurs pilules dorées !

L'Effeuilleuse.

HUMEUR.

Quel diable de langage est-ce là !
(Molière — Médecin malgré lui).

Au diable soit l'auteur dont la tête inventive
A forgé de nos vers les insipides loix,
Pour le fade plaisir de retenir captive
Hélas ! plus d'une muse à l'innocente voix.
Si ma plume, à la forme un peu trop attentive,
Cherche à la bien polir et s'égare parfois,
Le sens, cet idiot à la marche rétive,
Refuse d'avancer et la met aux abois.
Si je la flatte alors un peu plus que la rime,
C'est celle-ci qui fuit et va courir au loin,
Pour me narguer après, lorsque j'en ai besoin.
A tenir le milieu, vainement je m'escrime,
Je biffe, je corrige, et quand tout est au net
Je vois que je n'ai là qu'un bien méchant sonnet.
Louis FAVRAT.



POURA FENNA.

SALOMON Lévy était un marchand de vatte que ti lè Dzoratai et mimameint lè dzein d'ao Grös-de-Vaud l'ant bin cogniu. Po l'ao veindre po portiente d'ao vilhie càbre que l'avant d'ao coumenii d'evant lo Sonderbon, ein avai min à li : apri li, on pouève teri la corda po fère acrère ai païsan que lè modzon que l'ao veindà étant d'ao tot fin po l'applii quand bin n'avant pas mé éta dein on borri que lo menistre. L'étaï on Jui, m'è sè camerardo, lè Jui, l'oi avant bailli po nom sobriquet l'Arabe, que cein v'ao dere, que m'a de lo régent, lo Jui d'ao Jui. Quemet ein avai d'ao bin fé, lo bon Dieu d'ao Jui, que l'è cousin remouà d'ao nouïtro et que l'oi d'ant Jéhova, l'oi avai fé à mourir sa fenna que l'appelève Djudi.

L'ao dan falu allà queri lo menistre d'ao Jui, po consolà lo pouro Salomon Lévy. Faut que vo diéssio que c'li menistre, que l'oi d'ant on rabin, étaï tot novi et que cougnessai pas oncora Salomon Lévy, por cein que l'avai pas oncora vu pè la Senegouga. On l'oi avai pi de : « C'li Salomon demàcre à onna taula tserrière, lo mimero seize, pè on p'ailo d'amon et sa fenna l'ao vu d'ao paï avoué lè ». C'li monsu lo rabin va dan pè on p'ailo d'amon, l'eintre dedein et fà dinse à monsu que l'étaï vegnà l'oi àovri lo lan.

— Adan, c'lii pouira Djudi ! Dite-vai ! Cein lè tristo.

— L'è bin su ! que l'oi repond l'hommo.

— L'oi avai-te grand teimps que demorève avoué vo ?

— Cin à six an, et quand l'è z'uva, l'avai d'ao bin roulé.

— Bin voyadzi, que vo volià dere, fà lo rabin.

— Oh ! roulà ! voyadzi ! cein m'è tot on. Bih servi, quie ! L'étaï donnà tant bofina marqua.

— Vo volià dere que saillèssai d'onna boua-mère. Quemet on dit : « Lo retaillon ne châte jamé tant l'liein d'ao tronc. »

— Et pu l'avai fé son teimps, la Djudi. L'avé batschà Djudi, dinse po rire.

— Ah ! l'è vo que vo l'avai batchà ! N'è pas lo menistre ?

— On va pas queri lo menistre po d'ao z'affère qu'on p'ao fère sè-mimo.

— Étaï-te malàda du grantenet ?

— L'étaï usàie à tsavon et tota demarmalàie.

— Oh ! quemet vo dite cein.

— L'è dinse et pas autrameint. Rein que de l'oi betà lè pi dessus, ie crinnève quemet onna ruva de béruteta.

— Mâ ! mâ ! quemet ? Vo l'oi allàvi avoué lè pi ?

— Faillai bin po la fère allà.

— Et pu ? quemet a-te fini, c'lii pouira Djudi ?

— Eh bin, hier à né, la serveinta a voliu l'oi montà dessus, l'oi fète pétà et pu tot l'oi éta fini.

— Pouira fenna ! Et quand l'einterrà-vo ?

— Vu pas l'einterrà. Vu preindre tot cein que p'ao oncora servi et principalameint son guidon...

Lo rabin s'étaï trompà de p'ailo et l'étaï eintrà vè on monsu que l'avai trossà son locipède...

Marc à Louis du Conteur.

Une perle. — De l'« L'Intransigeant » de Paris :

« Un fermier se rendait en voiture à une sucrerie suisse emportant près de cent kilos de miel lorsqu'en traversant le village d'Orbe (canton de Vaud) la voiture se brisa et tout le miel se répandit dans la rue. Trois petits enfants qui accompagnaient le fermier furent précipités au milieu de la masse gluante. Presque instantanément, les abeilles de tout le pays commencèrent à envahir la rue ; moins d'une heure après l'accident, toutes celles du canton étaient réunies ; on en estime le chiffre à plusieurs millions et le ciel en était absolument obscurci, « comme, disent des témoins oculaires, si un gros nuage avait caché le soleil ».

« On dut faire appel aux pompiers pour sauver les trois bambins perdus dans le flot de miel et les blessés, piqués par les abeilles, furent nombreux ».

LE CENTENAIRE D'ARNEX

On sait que le 9 courant on a célébré à Arnex (Orbe) le centième anniversaire de M. Jacques Baudat, né le 9 août 1823.

Voici le texte des chants de circonstance chantés à la manifestation en l'honneur du centenaire de M. Jacques Baudat.

Chant des élèves des écoles primaires (d'après Botrel) :

*Vous demandez, enfants, quel est mon âge.
C'est aujourd'hui le jour où j'ai cent ans.
Vous en doutez, disant que mon visage
Est rajeuni par mes cheveux d'argent.*

*Souvent l'hiver est meilleur que l'automne,
Si mes vieux ans passent inaperçus,
Que tout cela n'ait rien qui vous étonne,
Je suis si vieux que je ne vieillis plus.*

*A mes côtés, vous jasez politique,
En me prenant même à parti souvent.
Mais à quoi bon vous donner la réplique !
Jamais les cris n'ont fait tourner le vent.*

*Les pauvres vieux devenus très sceptiques
Ne comptent pas tous les espoirs déçus.
Je ne discute plus de politique...
J'en ai tant vu, rien ne me surprend plus.*

*Ce qui, pas vrai ? comble votre surprise,
C'est que jamais je n'ai l'air de souffrir.
Le mal sur moi n'a plus aucune prise,
J'attends en paix le moment de mourir.*

*Mais rien ne presse ; à Dieu je m'abandonne,
Car, grâce à lui je ne suis point perclus.
Dans notre Arnex la vie est encore bonne.
J'ai tant souffert que je ne souffre plus.*

Chœur chanté par la troisième classe (7 et 8 ans) :

*Enfants d'Arnex, soyons en fête
Et célébrons avec amour
Le doyen qui vit sur sa tête
Cent ans passer jour après jour.*

(Refrain) :

Vive notre heureux centenaire !